



A bermuda, on construit et habite en artiste. GUILLAUME ROBERT, 2021

## SINGULIER PLURIEL

Aux portes de Genève, les ateliers bermuda, autoconstruits par ses résident·es, mélangent allègrement art et vie. Visite

SAMUEL SCHELLENBERG

**Contemporain** ▶ Situé dans le Grand Genève hexagonal, Sergy se trouve littéralement à un jet de pierre du Jura. Mais le massif calcaire est resté invisible tout au long de notre incursion sur place. «C'est pas la bonne journée pour nous visiter», s'amuse le plasticien Maxime Bondu, en référence à la pluie qui s'abat sans discontinuer. Pour parcourir les 150 mètres qui séparent le bâtiment de l'arrêt du bus 68,

entre la gare désaffectée de Sergy et des hangars en friche, il a fallu sautiller au-dessus de moult flaques sans fond.

En grandes briques rouges, quatre structures forment le complexe bermuda, fait d'ateliers et de lieux de vie pour les résident·es permanent·es et temporaires. «Le toit est autonome, avec une charpente dense mais fine, ce qui donne une impression de légèreté», détaille Maxime Bondu, membre de la codirection de bermuda avec les artistes Mathilde Chénin et Guillaume Robert, la commissaire

d'exposition Bénédicte Le Pimpec et l'ingénieur informatique Julien Griffit, seul absent durant notre exploration. Officiellement inaugurée en mai 2022, la belle bâtisse a été esquissée par le collectif, avec les architectes grenoblois de l'Atelier ACTM – un projet récompensé d'une Equerre d'Argent dans la catégorie «Première Œuvre» en 2021.

### Couper ses pantalons

Ni paradis fiscal, ni triangle de perdiction, bermuda est un projet «endémique»: il accommode un lieu aux problématiques du

territoire, celles d'une région lémanique en manque d'ateliers et d'outils de production pour ses artistes. D'où son nom, basé sur l'anecdote de soldats britanniques arrivés suants aux Bermudes, autorisés à couper leurs pantalons pour s'adapter aux tropiques.

L'idée de bermuda a germé il y a une dizaine d'années, pour un chantier lancé dès 2018, géré par l'acteur fondateur, devenu quintet à l'arrivée. Le groupe avait d'abord postulé pour un terrain sur le technoparc de Saint-Genis-Pouilly, mais il fal-

lait être artisan·e pour être retenu·e. Denis Linglin, l'ancien maire de Sergy, a très vite vu l'intérêt du projet pour la commune: c'est lui qui a soutenu l'implantation actuelle – un pari osé pour lequel il a dû batailler ferme en conseil municipal.

A la base, bermuda devait se limiter à des ateliers, or le confinement, en pleine construction, a concrétisé l'idée de réaliser aussi des espaces de vie. Une option qui était loin de faire consensus avant la pandémie, explique Mathilde Chénin – elle-même a changé d'avis. «Le fait d'être repliée sur la famille nucléaire a réactivé chez moi l'intérêt pour le collectif, pour la vie en communauté, avec ses possibilités d'entraide ou de mutualisation de moyens de subsistance», explique l'auteure du *Commun par l'usage* (Metis-Presses), ouvrage paru en mars qui s'empare des expériences de bermuda et de La Déviation, à Marseille, pour raconter comment «construire et habiter en artiste» (lire page suivante).

### Fait maison

Les piliers de béton, l'édification des murs en briques et le coulage de la dalle ont été pris en charge pas une entreprise, assistée des bermudiens pour des travaux de manutention peu qualifiés. «Nous avons réalisé le reste du chantier en autonomie, mais accompagné·es par des professionnel·les, notamment pour la charpente», explique Mathilde Chénin. Quant au lot électricité-plomberie, il a été posé sous la supervision d'un membre des Castors, réseau lyonnais d'aide à l'autoconstruction. «Avec ses compétences en matière de bâti, Maxime Bondu a fait le lien entre ces professionnels et notre groupe, régulièrement assisté d'amis·es et de nos familles, précise Mathilde Chénin. C'était très joyeux»

Grâce à l'autoconstruction, le bâtiment n'a coûté qu'un million d'euros, à peine plus que le coût des matériaux, au moyen des rabais obtenus auprès des entreprises mandatées. Les principaux subventionneurs ont été la Région Auvergne-Rhône-Alpes, pour des fonds de développement territoriaux, et la Fondation pour la promotion de lieux pour la culture émergente genevoise (FPLCE). «bermuda a permis de concrétiser l'idée de financement transfrontalier du côté culturel», se réjouit Mathilde Chénin.

Les compléments sont venus du département de l'Ain, de la Communauté d'agglomération du Pays de Gex, de la Fondation meyrinoise du Casino et d'une mécène privée. Depuis 2021, bermuda bénéficie notamment d'un subventionnement annuel de la Région Auvergne-Rhône-Alpes, pour le fonctionnement, et de la Direction régionale des affaires culturelles Auvergne-Rhône-Alpes, pour le développement du projet de résidence, l'accueil des artistes et la coproduction de leurs œuvres.

### Ateliers à louer

«C'est un peu le bazar», commente Maxime Bondu, un brin sévère, alors que nous entrons dans le grand atelier collectif et ses bureaux en mezzanine, à louer au même titre que les nombreux outils à disposition. «Le tout est quoi qu'il en soit remis en ordre chaque soir, ça marche assez bien.» Le site bermuda-

ateliers.com détaille les tarifs, 55 euros pour une journée à traiter bois ou métal en plus d'une cotisation annuelle de 75 euros. Pour l'atelier vidéo-son, à rejoindre par un escalier en colimaçon, on débourse 70 euros par jour.

L'espace est actuellement occupé par Mélanie Métier et Anaïs Cabandé, duo féminin en pleine préparation d'un «conte sonore fabriqué avec des élèves de l'école primaire de Crozet, qui sera restitué le 18 mai prochain», explique Mathilde Chénin. Un événement à vivre au cœur des espaces, dans la halle polyvalente appelée Rue Centrale, certes couverte mais sans murs – l'air humide s'y engouffre, ce matin.

«Le festival de la Bâtie est venu ici trois années consécutives», précise Guillaume Robert. Et en juin 2023, une foule nombreuse s'est pressée sur place pour l'exposition organisée en clôture d'un projet pédagogique piloté par Camille Sevez et Deborah Bron, deux anciennes étudiantes du master TRANS de la HEAD, qui ont travaillé avec l'ensemble des 250 élèves de l'école de Sergy pour une grande enquête sur le territoire communal.

## «Le toit est autonome, avec une charpente dense mais fine»

Maxime Bondu

L'événement a rassemblé les différentes populations de la commune, souligne Mathilde Chénin: «A la fois les personnes établies sur place depuis des générations et celles arrivées dans le sillage du CERN ou d'un emploi à Genève et dont la vie sociale et culturelle est plutôt basée de l'autre côté de la frontière.» Hors manifestations ponctuelles, on peut visiter bermuda tous les premiers samedis du mois, en fin de matinée, avec ateliers pour enfants notamment. «Cela permet de toucher différents publics», pose Bénédicte Le Pimpec.

### Résidences annuelles

D'une élégance sobre et fonctionnelle, équipées avec goût mais sans excès, les résidences annuelles de bermuda comportent deux cartes blanches «art contemporain» et un projet artistique en milieu scolaire, bientôt complétés par une résidence destinée à la jeune recherche et production architecturale suisse, avec le soutien de Pro Helvetia. «Et on a sept bureaux occupés à l'année, avec actuellement un écologue, l'employé d'une ONG, un ébéniste, un poète-bricoleur et une artiste, détaille Mathilde Chénin. Le principe de diversité était souhaité par le noyau fondateur de bermuda, avec une réelle curiosité et une ouverture à d'autres pratiques.»

Si les résident·es permanent·es ont chacun·e leur cuisine, un équipement communautaire est aussi à disposition, «pour nous retrouver, vivre tout ce qui s'est mis en place pendant le chantier, sourit Mathilde Chénin. C'est un peu le «commun idiomatique» formulé par Roland Barthes», concept qui postule qu'on peut vivre

... à son propre rythme tout en étant en contact les un-es avec les autres, au sein d'une structure donnée.

### Forêt-jardin à l'horizon

Construit en briques de la région lyonnaise et bois du Jura, bermuda tend vers l'autonomie énergétique, à l'aide de deux pompes à chaleur récemment installées et de cent mètres de panneaux solaires sur le toit. Délimité par les anciennes voies ferrées et un ruisseau, le terrain arrière ouvre sur une succession de champs agricoles et de forêts. «C'était une friche industrielle à l'abandon depuis une trentaine d'années, de la terre pauvre que nous avons amendée et sur laquelle nous avons planté une centaine de plantes et d'arbres», expliquent Maxime Bondu et Bénédicte Le Pimpe. En bout de parcelle, un peu caché dans la verdure, point Thérèse, tipi-sculpture habitable imaginé par Bureau, avec pièce ronde et lit en mezzanine. À l'entrée, deux pièges à fourmis montent la garde – oui, nous sommes à la campagne.

Les membres fondateurs expliquent vouloir créer une forêt-jardin sur le terrain voisin, qu'ils et elles souhaitent acquérir. «En agroforesterie, c'est une pratique qui essaie de tirer parti de l'ensemble des strates de la forêt, des sols aux frondaisons, précise Mathilde Chénin. Ici, cela pourrait permettre un rapport au vivant qui ne serait pas simplement dicté par la production alimentaire, en favorisant la cueillette, en fonction des saisons.»

Quant au projet «très enthousiasmant» de «zone d'activité culturelle» dans laquelle bermuda devait s'inscrire, il est en stand-by. «Il comprendrait une grande halle de marché, un parc ouvert sur la commune, des ateliers-logements, un lieu de résidence pour des compagnies – par exemple celles qui jouent à l'Esplanade du Lac, à Divonne – et des logements sociaux.» Un projet complémentaire à la démarche de bermuda, hélas remis en cause par la nouvelle équipe de la mairie. Mais après la pluie, le beau temps? Infos: bermuda-ateliers.com



Les ateliers bermuda en plein chantier. GUILLAUME ROBERT, 2021



Restitution du projet «Réactiver des lieux» de Camille Sevez et Déborah Bron, avec les enfants de l'école maternelle et primaire de Sergy, juin 2023. GUILLAUME ROBERT, 2023



Dorothee Thébert & Filippo Filliger, Peut-on être révolutionnaire et aimer les fleurs? (2014), à découvrir au MBAL. COURTOISIE DES ARTISTES

## Art et vie au mixeur

**Interview** ► L'idée d'habiter et créer au même endroit est potentiellement bonne, postule bermuda, espace d'ateliers et résidence permanente ou temporaire pour la culture. Dans *Le Commun par l'usage. Construire et habiter en artiste* (MetisPresses), Mathilde Chénin décrypte son expérience à Sergy, du brainstorming au chantier et à l'inauguration du complexe en 2022. En parallèle, l'artiste – sa pratique privilégie les écritures élargies et la performance – se penche aussi sur La Déviation, projet collectif marseillais implanté dans une ancienne cimetière de l'Estaque.

Condensé d'une thèse soutenue en 2022 sous la double tutelle de l'EPFL et de la HEAD, le livre fait 246 pages, l'original beaucoup plus – il rassemble les échos d'autres résidences et expériences. Assis dans l'espace de vie que Mathilde Chénin partage avec son compagnon Guillaume Robert et leur fils, on parle enjeux communautaires dans le domaine culturel.

**A bermuda, art et vie se mélangent. En quoi est-ce un avantage?**

**Mathilde Chénin:** Les artistes contemporains vivent des situations de pluriactivité: pour maintenir leur pratique, ils et elles effectuent en parallèle toute sorte de métiers, comme l'enseignement, le montage d'exposition, etc. Le fait d'habiter dans le lieu où on va développer notre art signifie une forme de concentration qui permet de mieux tenir ensemble ces temporalités, aussi éclatées qu'intenses.

Un autre avantage que j'observe dans ma pratique est celui du voisinage avec le quotidien, une sorte d'écho au *Manifeste de la maintenance* que Mierle Laderman Ukeles a écrit en 1969 et qui cherche à rompre l'opposition entre art et vie. Les choses peuvent émerger du quotidien, d'une forme de routine ou de redite, par opposition au dépaysement, que l'on considère encore souvent comme une source privilégiée de créativité. Ici à bermuda, le lieu d'habitat est à la fois l'espace de travail mais aussi celui du collectif. Cela peut devenir une contrainte, d'où l'importance pour nous de respecter et ménager les rythmes de chacun-e: on peut très vite se laisser submerger par le travail ou par le collectif, voire par les deux.

**Après deux ans d'ouverture officielle, a-t-il fallu revoir certains aspects du fonctionnement à plusieurs?**

Nous nous sommes rencontrés à travers le projet et il y a un apprentissage collectif qui s'est fait. Le chantier a été un sacré défi pour l'équipe: nous étions huit au départ et sommes cinq à l'arrivée. Il y a eu des moments de tension et de dispute, autour de la forme du bâtiment, de sa construction ou

de son financement. Mais nous avons réussi à développer une manière d'être ensemble qui laisse la place aux désaccords, sur lesquels on travaille pour aller de l'avant.

Fort de nos expériences en tant qu'artistes qui ont œuvré en collectif, nous avons mis ensemble nos singularités au profit d'un projet commun, avec un raisonnement pragmatique sur notre idéal, entre là où *veut* aller et là où *peut* aller. Pour les prises de décision, nous avons convenu de ne pas voter mais d'arriver à des situations de consentement: même si on n'est pas d'accord, on accepte que certaines choses se fassent, pour les tester et les mettre à l'épreuve du réel. Nous sommes en permanence dans l'autoréflexion sur ce que nous faisons. Certaines choses ne fonctionnent pas? On fait échec et on recommence.

**Est-ce que bermuda implique un risque de gentrification de la zone?**

C'est un mécanisme connu, avec des artistes invités à s'implanter dans des friches, dindons de la farce qui ne bénéficient en général pas des retombées du processus. Mais dans notre cas, la zone était déjà gentrifiée. Dans le sillage du chantier, de notre préoccupation habitante et du contexte de crise écosystémique, nous suggérons un autre rapport au territoire communal, par exemple avec l'envie d'implanter une forêt-jardin, de réparer le sol, de proposer un lieu d'usage communal.

**Dans *Le Commun par l'usage*, vous écrivez que bermuda n'a pas pour ambition de «faire modèle».**

C'est une manière de déjouer ce que sont devenus les espaces de sociabilité appelés tiers-lieux. A Paris, un diplôme universitaire a été mis sur pied pour apprendre à les fabriquer, avec meubles en palettes et tout ce qui fait alternatif. Or nous sommes à bermuda dans des préoccupations qu'on pourrait qualifier d'endogènes. Ce sont les logiques de la permaculture: certains milieux de vie permettent de faire certaines choses, pour cause de contexte bioclimatique donné, avec un rapport singulier au territoire vivant. «Faire cas», c'est «faire commun» par la singularité. On n'est pas obligé d'être toutes et tous pareils et de faire la même chose pour «faire commun», mais on peut se relier aux autres en étant au contraire singulier par rapport à des préoccupations, un contexte, etc. On ne peut pas «faire modèle» de bermuda ou de La Déviation, mais on peut partager avec d'autres des volontés de «faire collectif». Simplement prendre ce qu'on a fait ici et le poser ailleurs n'aurait pas de sens. PROPOS RECUEILLIS PAR SGG

**Mathilde Chénin, *Le Commun par l'usage. Construire et habiter en artiste*, MetisPresses, 246 pp.**

PARTEMIARIAT

# tout change tout le temps

femme disparaît (versions)

du 15.04 au 05.05

texte Julia Haenni / traduction Julie Tard

mise en scène Giulia Rumasuglia

Jeu Bénédicte Amsler Denogent, Barbara Baker, Lisa Veyrier

POCHE / GVE THÉÂTRE / VIEILLE-VILLE +41 22 310 37 59

## Là-haut sur la colline, l'était une utopie

**Exposition** ► Au Locle, le Musée des beaux-arts convoque 26 artistes pour célébrer le Monte Verità, colonie utopique née au Tessin le siècle dernier.

Surplombant Ascona, la colline de Mesocia accueille le Monte Verità, mythique colonie avant-gardiste où les arts les plus divers rimaient avec féminisme, nudisme ou végétarisme. Passablement assagi, avec hôtel Bauhaus et espace congrès, l'endroit n'en continue pas moins d'accueillir des artistes, comme en témoigne «La Scia del monte ou les utopies magnétiques», exposition proposée au MBAL, le Musée des beaux-arts du Locle.

Influencé dans sa préhistoire par un Bakounine – l'anarchiste russe a fini ses jours dans la région –, l'endroit a été fondé au début du XX<sup>e</sup> siècle par Ida Hofmann et Henri Oedenkoven, respectivement prof de piano et riche héritier, accompagnés d'un groupe d'amis. Pensé comme une sorte de sanatorium où se ressourcer, le Monte Verità attire artistes, intellectuel·les, ami·es de la théosophie ou de l'occultisme. Comme le danseur et théoricien hongrois Rudolf Laban, ses pairs Isadora Duncan et Mary Wigman, la designer et plasticienne Sophie

Täuber-Arp, l'écrivain Hermann Hesse, le dada Hugo Ball et peut-être aussi Lénine et Trotski, l'Histoire hésite, en plus d'un socle libertaire constant.

**Organisée par Federica Chiochetti**, directrice du MBAL, et Nicoletta Mongini, responsable «culture» de la Fondazione Monte Verità, l'exposition locloise se demande ce qu'il reste des utopies d'antan. Vingt-six artistes sont convoqués pour faire le point, avec des œuvres inspirées par le Monte Verità, voire parfois réalisées in situ, dans le cadre de résidences. C'est le cas de Maria Guta et Lauren Huret, duo proposant une nouvelle apparition de leur personnage-avatar Iris, qui aurait racheté la colline pour y créer un centre de jeunesse éternelle. Ou Johanna Gschwend & Moritz Hossli, sur place en 2020, qui racontent en vidéo le vide pandémique.

On entre en matière avec Una Szeemann et son hilarant *Montewood Hollyverità* (2003), vidéo qui mélange l'histoire du motileur générateur d'utopies et de Hollywood – «Join us in peace and love!» Pas loin, un mur-timeline résume l'époque de la colonie, mentionnant notamment l'importance du commissaire Harald Szeemann,

père d'Una, dans la construction du mythe contemporain de Monte Verità. Plus haut dans les salles, on retrouve Una Szeemann avec plusieurs sculptures évoquant rites ou climat tessinois élément, échos à des pièces d'Ingeborg Lüscher, compagne d'Harald et mère d'Una, à voir au même étage, en particulier une magnifique tunique inspirée de celles portées par les premier·ères habitant·es de Monte Verità.

Ailleurs – et dans le désordre –, l'exposition rend hommage à Sophie Taeuber et son compagnon Jean Arp, examine par les photos de Giaime Meloni les détails du Monte Verità d'aujourd'hui, ou propose une session de yoga sur des tapis du duo italien The Cool Couple, décorés de frotagages réalisés sur les «points énergétiques» de la colline.

Quant au fond vert-turquoise qui revient en leitmotiv sur plusieurs murs, il fonctionne à merveille avec le néon «Monte Verità» de Dorothee Thébert et Filippo Filliger, mais écarte ailleurs certaines des œuvres. Il fallait bien un petit bémol dans ce parcours stimulant qui jongle habilement entre les arts et les générations. 556

MBAL, 6 Marie-Anne Calame, Le Locle, jusqu'au 15 septembre, me-di 11h-17h, mbal.ch